

DU SECRET STRUCTURANT AU SECRET PATHOGÈNE: À PROPOS DE LA GENÈSE DE LA SUBJECTIVITÉ ET DE L'INTERSUBJECTIVITÉ D'UN POINT DE VUE PSYCHANALYTIQUE

MURIEL KATZ-GILBERT (UNIVERSITÉ DE LAUSANNE)

Les travaux de Freud et ses successeurs ont progressivement permis d'élaborer trois topiques pour penser les différents espaces caractérisant l'appareil psychique. Dès 1895, Freud formule ainsi la première: le Préconscient, le Conscient, et l'Inconscient (Freud, 1915). Dès les années 1920, le psychanalyste viennois élabore une deuxième topique qui permet de différencier le Ça, le Moi et le Surmoi (Freud, 1923). Enfin, dans les années 1950, Winnicott (1951-3) propose pour sa part, à la suite de Freud, une troisième topique qui rend compte des dimensions suivantes: le dedans, le dehors et l'espace transitionnel.

1. L'INTERSUBJECTIVITÉ SOUS L'ANGLE DE L'INTIMITÉ

On notera toutefois, avec Carel (2004), que ces trois modèles, aussi fondamentaux et éclairants soient-ils, ne permettent toutefois pas de rendre compte de la dimension *intersubjective* propre à la vie psychique. C'est en effet toujours du point de vue du sujet et de ses pulsions que ces trois topiques situent l'objet, lequel n'a à ce stade pas encore de statut propre. Autrement dit, l'objet dans ce contexte « n'est pas encore un autre sujet » (Carel, 2004, p. 88). Réciproquement, le sujet n'est pas encore un objet à part entière pour autrui.

Envisagé sous l'angle de ces trois topiques, le psychisme a donc pour centre de gravité le narcissisme, sans toutefois qu'on soit à même de rendre compte du fait que « le sujet est un parmi d'autres sujets dont il est objet à son tour [...] » (Carel, 2004, p. 88). On touche ainsi aux limites de telles topiques qui sont sans aucun doute d'abord et avant tout utiles pour penser la dimension intrasubjective.

Or, animé par le souci de dépasser le caractère narcissique de la théorie, soucieux de permettre à la théorie de changer de « vertex », Carel propose pour sa part d'élaborer une topique *interpsychique* (Carel, 2004). Il formule, ce faisant, le vœu que cette topique soit à la fois complémentaire et innovante par rapport à celles auxquelles l'on se réfère classiquement. L'objectif d'une telle démarche n'est pas seulement d'ordre théorique ou métapsychologique. Il est au contraire dicté avant tout par une nécessité clinique: celle de pouvoir aborder les nombreuses situations qui, de par la souffrance qui leur est associée, appellent un cadre de pensée à même de rendre compte de la rencontre entre plusieurs psychés.

Que l'on pense par exemple aux thérapies familiales psychanalytiques, aux thérapies de groupes, ou encore à la dynamique institutionnelle: il s'agit d'autant de situations cliniques qui requièrent la prise en compte de l'intersubjectivité (Carel, 2004). De même, appréhender le groupe *dans* le sujet, le générationnel *dans* le sujet appelle également un tel point de vue.

C'est dans cet esprit que Carel en vient, dès les années 1990, à esquisser une nouvelle topique. Elle aussi ternaire, elle met pour sa part l'accent sur la distinction entre espace *intime*, espace *public* et enfin, espace *privé*, que l'auteur place d'emblée entre les deux précédents (Carel, 2004).

Grâce à cette formulation originale, les relations interpsychiques se laissent donc également penser à travers une topique de référence qui permet d'emblée de complexifier et de dépasser l'opposition classique binaire – et sans doute par trop réductrice – entre sphère *publique* et sphère *privée* (Katz-Gilbert, 2013a).

Envisagée par Carel (2004), la topique interpsychique permet en effet de penser un espace intermédiaire qui ne recouvre de fait ni l'espace *public*, ni ce qu'il appelle l'espace *intime*. Il s'agit au contraire d'un entre-deux, à savoir l'espace *privé*, auquel l'auteur confère un véritable statut dans sa topique, lui forgeant du même coup une place inédite dans les représentations, comme dans les pratiques.

Mais Carel (2004) va plus loin. Il qualifie en effet chacun de ces espaces par une valeur qui permet d'en pointer immédiatement la teneur, la couleur propre. Ainsi:

- l'espace public est-il qualifié par la valeur de la *transparence*;
- l'espace intime est-il qualifié par la valeur du *secret*;

– l'espace privé est-il qualifié par la valeur de la *discretion*, de la *pudeur*, de la *tempérance*, de la *prudence*, du *discernement* ou encore du *tact* (Graber, 2003).

On voit ainsi se dessiner un espace médian, qui a le rôle de « médiateur » entre les deux autres et qui permet de penser le moment où un sujet, un couple, un groupe, une famille, une institution laissent partiellement entrevoir une partie de l'espace intime qui leur est propre sous une forme que Carel qualifie d'*indicielle*.

Ainsi par exemple, un geste de tendresse échangé entre parents en présence des enfants prend-il une telle valeur indicielle: le couple laisse alors apercevoir une trace de son intimité sous la forme d'un matériel psychique transformé, élaboré, qui tranche avec le caractère brut que prendrait au contraire l'exhibition sauvage de leur désir, comme c'est le cas dans les familles que Racamier (2010) qualifie d'incestuelles. Dans ces dernières, la topique interpsychique prend une autre configuration et les choses s'inversent: l'espace intime, habituellement qualifié par la valeur du secret, devient transparent, abolissant du même coup l'existence d'espaces réservés au quant-à-soi.

Telle qu'elle est élaborée par Carel (2004), la topique interpsychique permet en ce sens d'éviter les pièges de l'alternative binaire et simplificatrice entre la transparence absolue d'une part – qui correspondrait à l'image d'une porte laissée grande ouverte sur la scène conjugale – par opposition au secret absolu d'une porte fermée à double tour d'où rien ne filtrerait, d'autre part. Ici au contraire l'intimité, le jardin secret de ce couple, s'entrouvre, indiquant une possible étreinte, indice d'une intimité et du plaisir partagés.

Et Carel (2004) de souligner à quel point « l'espace privé discret constitue le lieu psychique de la réduction des contradictions entre les espaces intime et public, le lieu de la co-construction du partage et du compromis entre soi et l'autre, entre son groupe et le groupe des autres » (p. 90). Il insiste par ailleurs sur l'utilité de créer et de développer de tels espaces dans la vie institutionnelle, dès lors que ceux-ci « deviennent l'attracteur de ce qui se déploie habituellement dans les interstices [...] » (*ibid.*). Une telle ouverture paraît d'autant plus importante à une époque où, par souci de rentabilité économique sans doute, l'espace privé-discret, déjà souvent rare, disparaît quasiment du champ de la pratique institutionnelle.

La place conférée par Carel (2004) à l'espace privé-discret dans sa topique interpsychique permet donc de penser l'*intime* – dont

la place est indéniable en psychanalyse – sous un angle nouveau, à savoir sous la forme d'indices bien utiles dès lors qu'on cherche à penser l'intersubjectivité.

Reste par ailleurs que les espaces que la topique interpsychique permet de pointer ne sont pas donnés d'emblée. Ils se construisent au contraire au cours du temps, au cours du développement de l'enfant, au cours de l'histoire d'une famille, d'un groupe ou d'une institution, comme le rappelle Carel. Chacun de ces trois espaces a donc une genèse et celle-ci est complexe.

Reste également que si ces trois espaces permettent de rendre compte de la structuration psychique du sujet, l'espace intime-secret a bien entendu une place centrale dans le processus de subjectivation : disposer d'un jardin intérieur, jouir d'un jardin secret est une condition essentielle pour « exister en tant que sujet, c'est la condition pour avoir une pensée propre », c'est-à-dire différente de celle de l'autre, différente de celle du groupe » (Graber, 1993, pp. 47-48).

Quand et comment se construisent les fondations de l'espace intime? Autrement dit, quelle en est leur genèse? Quelle est la place du secret dans ce processus de construction que nous nous proposons d'emblée d'envisager sous l'angle intersubjectif? Enfin, le secret est-il toujours au service de la croissance psychique, ou peut-il également, dans une sorte de renversement, être mis au service de l'aliénation psychique? Telles sont les questions que nous nous proposons d'aborder et de discuter en soulignant la richesse de la pensée psychanalytique autour de la fonction du secret dans la vie de la relation.

La présente contribution vise premièrement à mettre en évidence la complexité des processus qui sont à l'œuvre dans la genèse progressive de l'espace intime-secret. On mettra ainsi l'accent sur la dimension ontogénétique, ce qui nous conduira à souligner la valeur *structurante* du secret dans la vie psychique à partir des travaux de Freud et de Castoriadis-Aulagnier.

Car si le caractère parfois dévastateur des secrets de famille occupe souvent, pour le grand public en particulier, le devant de la scène, la dimension structurante du secret l'est moins. Et pourtant, les travaux de Castoriadis-Aulagnier (1976) ont permis de mettre en évidence le rôle *central* du secret dans la constitution du sujet. À partir d'une réflexion théorico-clinique sur la psychose, la psychanalyste rappelle en effet à quel point la transparence est à la

symbiose, ce que la délimitation de l'intime est à la différenciation subjective. Elle propose de relire en ce sens les textes freudiens au sujet des théories sexuelles infantiles. Partant de la question emblématique *D'où viennent les enfants?* Aulagnier retrace la genèse progressive de l'espace intime-secret. Elle explicite à ce propos la fonction du secret dans ce processus dynamique qui participe de près à l'autonomisation du sujet.

Or, si les travaux de Castoriadis-Aulagnier (1976) ont le mérite de préciser la teneur des processus psychiques qui permettent d'assurer la différenciation subjective, d'autres études permettent de mettre l'accent sur une facette beaucoup plus sombre du secret qui est, pour sa part, source d'*aliénation psychique* et qui fera l'objet de la deuxième partie de notre propos. Il s'agit en effet d'une formation psychopathologique qui, loin de participer à la différenciation subjective, enferme au contraire les sujets dans un espace muré, dans un espace clos où le temps s'est figé et où les bouches sont cousues. Ici le secret distille des *ondes de silence* mortifère.

On distinguera ainsi, avec Racamier (2010), la fonction *libidinale* du secret, – celle qui est au service du désir, du sexuel et de la subjectivation – de sa fonction au contraire *anti-libidinale*. Dans ce dernier cas, le secret est dès lors l'instrument spécifique de la séduction narcissique incestuelle et mortifère. Il engendre clivage, déliaison et partant désobjectivation. Bref, il signe la mort du lien de parole, lequel requière pour sa part, le respect du jardin secret de chacun des protagonistes de la rencontre intersubjective.

Si le secret a deux fonctions dans la vie psychique, il n'en reste pas moins qu'elles sont toutes deux étroitement articulées à l'intersubjectivation, en dehors de laquelle elles ne se laisseraient tout simplement pas penser. Nous appuyant sur les travaux d'Aulagnier et de Racamier, nous défendrons ainsi l'idée que la fonction libidinale du secret est associée à la vie de la relation intersubjective, tandis que la fonction anti-libidinale du secret participe de près à lui donner un caractère mortifère.

2. JE PENSE SECRÈTEMENT DONC JE SUIS: LA PERSPECTIVE OUVERTE PAR AULAGNIER

Dans un article qui fait référence et qui est intitulé *Le droit au secret: condition pour pouvoir penser*, Piera Castoriadis-Aulagnier

revient sur les travaux de Freud au sujet des théories sexuelles infantiles (Freud 1905, 1908). Elle souligne le rôle, central dans la vie de l'enfant, de la découverte du mensonge parental au sujet de l'origine des enfants. La psychanalyste y voit en effet l'occasion pour le petit d'homme de découvrir que le discours peut dire le vrai *ou* le faux, découverte qu'elle considère comme aussi importante et décisive que celle de la différence des sexes, de la mortalité ou encore des limites au désir d'omnipotence (Castoriadis-Aulagnier, 1976).

Mais l'auteure souligne également que cette découverte concernant le discours des parents va conduire l'enfant à pouvoir exercer à son tour le pouvoir de mentir ou plus largement de dissimuler ses pensées propres, «c'est-à-dire de pouvoir cacher à l'Autre et aux autres une partie de ses pensées, de pouvoir penser ce que l'Autre ne sait pas qu'on pense et ce qu'il ne voudrait pas qu'on pense» (Castoriadis-Aulagnier, 1976, p. 149). Le coup porté à la croyance en l'omnipotence parentale est en ce sens non seulement sans précédent, mais aussi le plus décisif, souligne encore la psychanalyste.

L'auteure pose alors la question suivante: comment se fait-il que, malgré cette bouleversante découverte, l'enfant n'abandonne pas le langage? Autrement dit, pourquoi l'enfant, déjà éprouvé par le nécessaire abandon de «l'illusion d'une fusion des espaces corporels», continue d'avoir recours au langage, qui seul permet que la séparation d'avec la mère ne le condamne pas à l'isolement mortifère (Castoriadis-Aulagnier, 1976, p. 149)?

Pourquoi donc le sujet, mis à l'épreuve du doute, continue-t-il malgré tout à investir le langage? La réponse que propose l'auteure est singulière et des plus éclairantes à notre sens; elle mérite par conséquent d'être rappelée: «Si le langage, le pouvoir de créer des pensées, le désir et la nécessité de communiquer restent non seulement investis mais vont prendre place parmi les «biens» que le Je privilégiera de plus en plus, c'est qu'en contrepartie de cet ensemble d'épreuves, le Je, lors de l'acquisition du langage et lors de ses premières constructions idéiques [...], découvre les limites que dans ce registre il est en son pouvoir d'opposer à la force d'effraction maternelle. En une phase où sa vie est encore dépendante des soins de l'extérieur, et d'abord de la mère, [...] l'enfant réalise qu'il est pourtant en son pouvoir de créer des «objets» – des pensées –, qu'il peut être le seul à connaître et sur lesquels il réussit à nier à l'Autre tout droit de regard» (Castoriadis-Aulagnier, 1976, p. 149).

Comprise sous l'angle de la capacité réflexive de l'enfant, la découverte du mensonge parental ouvre donc la voie à la possibilité de mentir à son tour. Il découvre ainsi qu'il est en son pouvoir de dire le faux et surtout de garder pour lui-même des pensées que l'Autre ne «sait» pas ou ne «voudrait» pas qu'il pense, affirme Castoriadis-Aulagnier. Une étape dont on ne saurait bien entendu que souligner le caractère décisif pour la structuration psychique puisqu'elle signe du même coup les premières tentatives de différenciation et d'autonomisation du petit d'homme hors du giron maternel.

Avec la découverte du mensonge parental, avec l'appropriation de la possibilité de dire lui-même le vrai *ou* le faux, le champ des possibles qui s'ouvre à l'enfant constitue en ce sens une précieuse contrepartie à l'épreuve du doute. Un doute qui le traverse lorsqu'il devine que ses parents sont détenteurs d'un secret au sujet de ses origines, secret qu'ils se refusent pourtant à lui dévoiler.

La capacité à garder pour soi des pensées dont le Je est l'auteur incontestable, la capacité à soustraire au regard de l'adulte et d'autrui des objets/pensées qu'il a lui-même créés et d'y prendre du plaisir est bien entendu décisive pour le développement de l'activité de pensée.

Comme l'enseigne la clinique de la psychose, la transparence psychique absolue signe en effet au contraire l'arrêt de mort de la pensée, tant il est vrai que, «se préserver le droit et la possibilité de créer des pensées, et plus simplement de penser, exige que l'on s'arroge celui de choisir les pensées que l'on communique et celles que l'on garde secrètes» (Castoriadis-Aulagnier, 1976, p. 142). Encore faut-il pour s'arroger ce droit, que l'expérience de penser secrètement ait été non seulement possible et autorisée, mais que le sujet y ait par ailleurs pris plaisir, précise encore la psychanalyste.

Nous venons d'évoquer les précieuses réflexions de Castoriadis-Aulagnier au sujet du secret comme condition pour pouvoir penser. Or, si sa manière d'aborder la fonction du secret dans la genèse du développement psychosexuel est des plus précieuses non seulement en clinique, mais plus largement en psychopathologie, on gagne par ailleurs à préciser les contours et la fonction d'une autre facette du secret. Celle-ci relève pour sa part d'une modalité de fonctionnement psychique qui est au contraire au service de l'indifférenciation psychique. Une facette que les travaux de Racamier (1991, 1995, 2006, 2010) permettent de cerner comme de

préciser, ouvrant par ailleurs la voie, avec Abraham et Torok (1978) à d'autres recherches à ce propos qui mettent souvent l'accent sur la question de la transmission des secrets entre générations et sur le sentiment de honte qui lui est associée (Ancelin-Schürzenberger, 1993, 2004; Tisseron, 1992, 2001, 2007).

Envisagé sous cet angle, le secret se complexifie: ingrédient indispensable de la vie psychique pour une part, il peut par ailleurs être mis au service de la destructivité et de l'emprise psychique. C'est en compagnie de Racamier que nous nous proposons d'explorer ces deux facettes distinctes du secret en les replaçant dans les registres et l'horizon intersubjectifs auxquels ils sont associés.

3. BONS ET MAUVAIS SECRETS:

LA PERSPECTIVE OUVERTE PAR PAUL-CLAUDE RACAMIER

3.1 DE LA SÉDUCTION NARCISSIQUE À LA SÉDUCTION SEXUELLE: LA PLACE DU SECRET DIT LIBIDINAL DANS LE DÉVELOPPEMENT PSYCHOSEXUEL DU PETIT DE L'HOMME

Le point de départ des réflexions de Racamier sur les deux destins du secret se situe à l'aube de la vie au sens large du terme, donc de la vie biologique et psychique. Il rappelle en effet que c'est bien sous le signe de la *séduction narcissique* que se déploie la rencontre initiale entre une mère et son bébé. Il s'agit d'une étape aussi fondamentale que marquante pour la vie psychique, tant elle laisse des traces dans le devenir sujet.

Ce premier temps de la rencontre est au service de la fascination narcissique mutuelle des deux protagonistes qui s'efforcent symétriquement, par tous les moyens, de se plaire l'un à l'autre. Il s'agit pour cela tout d'abord de se reconnaître: «La mère reconnaît son enfant comme être humain, et l'enfant se reconnaît à travers ce regard» (Racamier, 1991, p. 53). En se reconnaissant l'un l'autre comme partenaires privilégiés et exclusifs, la mère comme le bébé vont se *qualifier* l'un l'autre dans leurs rôles respectifs, participant du même coup à leur création mutuelle.

Il s'agit d'un temps aussi «merveilleux» qu'indispensable à la vie psychique, un temps hors du monde et de son «train» quotidien; un temps qui a pour fonction de préserver la relation d'unisson symbiotique qui s'instaure, dans le meilleur des cas, dès le moment où l'unité prénatale des corps prend fin. En cette étape précoce,

deux narcissismes se cherchent, «se trouvent en se confondant et se confondent en se découvrant» dans une symétrie captivante et harmonieuse (Racamier, 2010, p. 15). Enfin, Racamier précise également que ce temps de la séduction narcissique mutuelle ne relève pas du sexuel. Il s'agit au contraire d'une étape qui vise à neutraliser ce cocon sécurisant et idéal de toute source d'excitation d'ordre externe ou pulsionnelle.

Voici la définition générale qu'en donne l'auteur (2010) dans son ouvrage intitulé *L'inceste et l'incestuel*. La séduction narcissique est «une relation narcissique de séduction mutuelle originellement entre la mère et le bébé; s'exerçant avant tout dans les premiers temps de la vie du nourrisson avec la mère, elle vise à l'unisson tout-puissant, à la neutralisation, voire à l'extinction des excitations d'origine externe ou pulsionnelle, et enfin à la mise hors circuit (ou en attente) de la rivalité œdipienne» (Racamier, 2010, p. 4).

On voit ainsi se dessiner un paysage qui ressemble à l'infini. Ce temps de la séduction narcissique ressemble en effet au cocon atemporel qu'induit la perte de limites propre à la relation symbiotique. S'instaure ainsi une unité originelle – celle de la «galaxie narcissique» – où chacun des protagonistes «se reconnaît dans l'autre, ou plus exactement se reconnaît dans l'unité qu'ils forment ensemble» (Racamier, 2010, p. 5). La séduction narcissique procède ainsi d'une force d'attraction à la fois vitale et réciproque, une force dont le destin est en principe de croître progressivement jusqu'à son point d'apogée – la fascination – d'une part, avant de se retirer pour laisser la place au temps de la séduction sexuelle, et partant à la différenciation, d'autre part.

Un temps autre donc, qui avait précisément été placé hors champ par la force de répulsion inhérente aux forces centrifuges, elles aussi associées à la séduction narcissique. Des forces qui visent au maintien de l'unité originelle et qui repoussent dès lors le plus loin possible les sources d'excitation sexuelle inhérentes au monde objectif et au spectre de la séparation qui lui est associé.

Or, dans le meilleur des cas, cette étape de séduction narcissique originelle va progressivement laisser place à la séduction sexuelle, non sans avoir préalablement déposé son «limon», sa fonction vitalisante, dans le moi de la mère et de l'enfant «laissant à chacun le sentiment d'avoir fait naître l'autre. C'est ainsi que la séduction originelle se fond au sein même du tissu de la psyché, aussi peu

visible, mais aussi singulière et définitive qu'un filigrane» (Racamier, 1991, 56).

S'ouvre ensuite un autre temps: celui de la vie des pulsions, de l'impact des désirs et des fantasmes propres à la séduction sexuelle, qui ne saurait prendre place sans que les processus de séparation et de deuil soient à l'œuvre. Cet autre temps de la vie est dicté par la croissance: quand tout va bien, il ouvre les protagonistes, à une nouvelle forme de rencontre et de relation. Il s'agit d'une étape où la différenciation et l'autonomisation prennent le pas sur le cocon indifférencié de la séduction narcissique, lequel se dissout progressivement et «dont ne subsistera en dépôt que la substance» (Racamier, 1991, p. 56).

Cruciale pour le développement de la vie relationnelle, cette étape que Racamier appelle le temps de la *séduction narcissiquement tempérée* ouvre du même coup la voie à un autre univers: celui de la constellation œdipienne qui signe la croissance psychique du sujet, et partant sa différenciation. Au fil du temps, la différence des sexes, des générations et des êtres se met en place, ouvrant l'enfant à une vie fantasmatique qui lui est propre et qui le constitue comme sujet désirant.

On devine ici comment la séparation progressive de la mère et de l'enfant permet d'inscrire la perte, l'absence et le manque au cœur même du psychisme. On voit aussi combien l'épreuve de la séparation et du deuil est par ailleurs le tremplin vital vers la différenciation ouvrant le sujet à des liens nouveaux. Loin du registre narcissique, la séduction sexuelle s'enracine en effet dans l'activité fantasmatique et onirique, aussi bien que dans les interdits et les conflits qui colorent la constellation œdipienne et l'univers relationnel qui lui est associé.

Or, et Racamier insiste sur ce point, le secret a une fonction significative dans le contexte de la séduction *sexuelle*. D'ordre libidinal, le secret nourrit en effet le fil de la pensée des origines, celui-là même qu'Aulagnier valorise dans ses réflexions sur le secret. Penser *secrètement* aux origines, à la scène primitive, au roman familial contribue en ce sens à féconder et à nourrir le réservoir fantasmatique du sujet. Autrement dit, le secret libidinal est d'ordre sexuel et participe de près à la genèse de la vie psychique, et partant à la vie de la pensée et du rêve.

Envisagé sous cet angle, le secret promeut les fantasmes et la pensée; il est au service du processus de subjectivation dont il constitue la condition de possibilité. Ses couleurs sont celles du

plaisir: secrets d'alcôve, secrets culinaires, secrets d'enfance cachés dans les boîtes à secret, dans les cahiers de souvenirs, dans les journaux intimes dont le maître du secret garde précieusement – et si secrètement – la clé. Autant de témoignages d'une psyché vivante où de tels secrets cherchent à renseigner sur le plaisir:

Les secrets à valeur libidinale concernent le sexe, l'érotisme; c'est de ces secrets que l'on entretient au fond de soi dans son enfance, que l'on partage, auxquels on pense et sur lesquelles on fantasme. Ils ont une valeur érotique. Ils ont à faire avec l'amour.

Il y a aussi les recettes gastronomiques: recettes de famille, bons secrets que ceux-là.

Ce sont des petits trésors que l'on garde, qui ont une valeur libidinale, précieuse, mais non vitale. (Racamier, 1995, p. 103)

Racamier précise en outre – et c'est là un point fondamental – que le secret libidinal est au service de la liaison psychique non seulement à l'intérieur d'un sujet, mais aussi entre les différents membres d'une famille. En lien avec le sexuel et la différence des sexes et des générations, en lien également avec la question des origines, ils enrichissent les liens et la transmission psychique. Au service de la vérité, ils sont en ce sens facteurs de vie relationnelle. C'est en effet à plusieurs que se partage un secret libidinal, comme c'est le cas par exemple dans un couple, dans une famille ou dans un groupe. En ce sens, ils secrètent du lien et de la pensée, du plaisir à penser, à se mettre en quête de la vérité.

Un autre trait singulier de ce type de secrets libidinaux que relève Racamier consiste dans le fait que leur existence est en quelque sorte «discrètement signalée» par le maître du secret. Le journal intime d'un adolescent est par exemple laissé bien en évidence tout en restant fermé; tel enfant se targue de partager avec ses copains un secret *incroyable*, etc. Respecter de tels secrets revient alors à respecter l'intimité du sujet en devenir; ils permettent à ce dernier de marquer son «territoire psychique». Considéré sous cet angle, le secret libidinal prend valeur d'indice: il permet en effet au sujet de délimiter un espace intermédiaire entre lui et son entourage, espace qui signe le caractère vital du quant-à-soi.

Non moins ambiguë et non moins précieuse que l'objet dit transitoire, dont elle est, en plus intérieur, le pendant et le répondant,

cette intimité psychiquement vitale délimite un espace qu'on pourrait dire «intermédiaire-extérieur» ou encore «transitionnel interne» et qui n'est pas loin de celui du rêve. En tout cas *le moi ne saurait s'en passer sans clopiner*. Ainsi les secrets libidinaux sont-ils des garants de *l'intimité psychique personnelle* – ce que les Anglais appellent joliment «*privacy*», écrit Racamier (2010, p. 99-100).

Et l'auteur de préciser que ce type de secrets représente à la fois des témoins et des garants des frontières de notre intimité. Loin d'être érigés en barrière hostile contre autrui, ils ont par ailleurs «la propriété ambiguë, tellement précieuse, d'être à la fois personnels et collectifs, conservés et transmis» (p. 100). Ils sont en ce sens de la même substance que le moi, précise l'auteur.

Mais Racamier pointe également une autre facette du secret, qui, loin d'ouvrir à l'horizon du plaisir et de la subjectivation, est au contraire par définition source de honte et de désobjectivation. Il s'agit des secrets qu'il qualifie d'anti-libidinaux et qui relèvent pour leur part de la séduction narcissique interminable. C'est pourquoi Racamier propose de les penser comme *équivalents* d'inceste.

3.2 SECRET ANTI-LIBIDINAL ET SÉDUCTION NARCISSIQUE INTERMINABLE

Loin de laisser progressivement place à la séduction sexuelle qui est clairement associée à la constellation œdipienne, la séduction a ici au contraire un caractère interminable, ce qui représente une distorsion de la séduction narcissique: en se prolongeant sans fin, la séduction narcissique entrave du même coup le développement psychosexuel du petit d'homme qui se voit prisonnier d'un étau mortifère.

[...] l'expansion incestuelle [...] constitue le débouché inévitable d'une relation narcissique – ou plus exactement [...] de séduction narcissique – qui s'impose, qui perdure et qui ne se retire pas, à la façon dont on peut dire que se retire une eau nourricière: le Nil commence par féconder la vallée qu'il inonde, mais s'il ne se retirait pas, rien ne pourrait jamais pousser. (Racamier, 2006, p. 42)

En se prolongeant indéfiniment, en barrant l'accès au processus de différenciation et d'autonomisation, ce registre de séduction est

moins de l'ordre du lien que de la *ligature*, selon les précieux termes de Racamier. Les protagonistes continuent ainsi inlassablement d'aspirer à l'indifférenciation; ils n'ont d'autre vocation que de former une seule entité, à l'abri du deuil, de la castration et du manque, qui renvoient pour leur part au contraire à la constellation œdipienne.

Un tel registre relationnel permet ainsi d'éviter tout ce qui est de l'ordre de la séparation, et partant de l'altérité: en est dès lors exclu tout ce qui pourrait être source de distraction ou d'attirance. C'est donc «contre tout le mouvement libidinal de la vie» qu'il s'érige, c'est-à-dire en définitive envers et contre l'horizon œdipien qui ne saurait être toléré tant il représente une menace pour la séduction narcissique invétérée et illimitée.

Or, cette lutte acharnée et sans fin contre les processus qui sont avant tout au service du désir subjectivant, et partant de la différenciation sexuelle, fait appel à une arme redoutablement destructrice, à savoir l'inceste.

Lorsqu'elle s'inscrit sous la bannière de l'interminable, la séduction narcissique introduit en effet une profonde *dissymétrie* entre les protagonistes. Ici l'enfant est manipulé: il est mis au service de l'insatiable désir de confirmation narcissique d'une mère.

Il sera son *miroir*: un miroir à qui incombe la tâche de lui renvoyer d'elle-même une image incessamment flatteuse et rassurante. Il sera son *complément*: un organe destiné à la rendre achevée, complète et aboutie. [...] il sera sa garantie d'identité, le témoin, la preuve et le garant de son existence. (Racamier, 2010, p. 13)

Que l'on pense ici à la figure de la marâtre de *Blanche-Neige* et de son fameux miroir à qui elle adresse inlassablement la même question: «Miroir, miroir dis-moi qui est la plus belle? Tu es la plus belle!» répond systématiquement le miroir, ce qui comble la vaniteuse marâtre, puisque le miroir a la réputation de toujours dire la vérité. Jusqu'au jour où *Blanche-Neige* surpasse sa belle-mère en beauté et où le miroir modifie du même coup sa réponse: «Tu es, certes, magnifique ô ma reine, mais c'est désormais *Blanche-Neige* qui est de loin la plus belle du royaume», déclare sans détour le miroir. Une réponse qui met la marâtre hors d'elle, ce qui la conduit à fomenter le pire des projets, à savoir de faire

tuer Blanche-Neige par un chasseur. Interrogeant par la suite à nouveau son miroir, elle se rend compte que Blanche-Neige vit toujours, dans la forêt où les sept nains l'ont recueillie. Elle persiste alors dans son vœu de mort et y parviendra par la ruse, même si un prince charmant aperçoit la Blanche-Neige morte, et tombe éperdument amoureux d'elle. La force de son désir conduira *in fine* le prince à vouloir emmener Blanche-Neige avec lui. Les sept nains acceptent de se séparer de leur protégée et lorsque l'on soulève le cercueil, l'un deux trébuche et le morceau de pomme empoisonnée qui avait tué Blanche-Neige tombe de sa bouche. Elle revint alors à la vie, épouse le prince et ils vécurent très heureux et entourés d'enfants.

Voici une belle illustration métaphorique d'une forme possible d'emprise narcissique interminable! On reconnaît en effet dans le personnage de la belle-mère l'insatiable désir mortifère de la réduction de l'autre au même. Enragée par la vision de la réalité dont lui fait part le miroir, elle est prête à tout pour sauvegarder l'illusion de son éternelle beauté ignorant avidement l'horizon de la castration symbolique. Elle ira d'ailleurs jusqu'à fomenter différents stratagèmes pour éliminer sa rivale, jusqu'à ce que ses vœux de mort aboutissent, illustrant ainsi le caractère des plus attractifs – et des plus piégeant – de la séduction narcissique interminable. Seul le désir du prince parviendra finalement à ressusciter Blanche-Neige, symbolisant ainsi la force de la séduction sexuelle qui, dans l'histoire, finit heureusement par l'emporter sur la destructivité.

Une histoire qui permet par ailleurs d'introduire une distinction fort utile à notre sens entre séduction narcissique incestueuse et séduction narcissique incestuelle. Car si la forme que prennent les traits de l'inceste est relativement connue et aisément repérable – un père veut épouser sa fille comme dans le conte de *Peau d'Âne* par exemple – ceux de l'incestuel sont plus difficilement identifiables.

Ils sont plus souvent le fait d'une mère en grande souffrance narcissique qui cherche à instrumentaliser son enfant à des fins de satisfaction identitaire. Mis au service de cette quête et de cette reconnaissance de soi que recherche insatiablement la mère, l'enfant n'est pas investi comme un objet à part entière, mais comme un objet partiel. Il est adulé par la mère qui fait de lui une «idole à tout faire» selon les précieux termes de Racamier. Un processus d'idéalisation qui est mis au service de la jouissance maternelle, laquelle recherche désespérément la complétude originaires.

«L'objet incestuel est captif d'une projection narcissique envahissante: il a pour mission profonde et impérative d'*incarner à lui seul les objets internes qui manquent à l'auteur de l'idolâtrie narcissique*. [...] Il est là dehors, pour combler un vide au dedans», écrit Racamier (2010, pp. 43-44). C'est donc pour combler l'univers interne dévasté et vidé de sa substance que l'enfant fait l'objet d'un investissement narcissique démesuré. Placé en idéal, il permet à cette mère profondément blessée sur le plan psychique de survivre. Indispensable et vital, l'enfant est dès lors en quelque sorte sacrifié pour assurer la survie psychique de la mère, laquelle ne pourrait se tenir en vie sans ce complément qui fait, à son sens, partie d'elle.

On comprend bien dès lors, l'origine incestuelle d'une telle relation ligaturante: afin d'être la seule figure qui compte, voire qui existe, pour l'enfant, le tiers que représente le père est évacué; il est mis hors d'état de «nuire» à cette dyade qui se complaît dans la jouissance que procure l'horizon de la complétude originaires. Ainsi se trouve évincée l'image paternelle [...]: «pour le garçon, le père ne compte pas comme amant de sa mère, et pour la fille, le père ne compte que comme sa partenaire: la différence des générations tend à se niveler. C'est ce nivellement qui va permettre à l'irruption du désir sexuel de ne pas altérer radicalement l'union narcissique fondamentale» (Racamier, 2006, p. 44). Ici le temps des origines, l'histoire de la double ascendance généalogique et des conflits qui lui sont associés dans la constellation œdipienne est déserté. Il est remplacé par le temps de la confusion et du nivellement des différences, ce qui permet d'ignorer la vérité sur l'existence de l'inceste, laquelle devient du même coup tabou. On voit ainsi comment l'ordre du générationnel et de la différence des sexes en vient à être aboli.

Mais c'est aussi par ailleurs le temps et l'histoire de l'enfant qui est elle-même barrée. En effet, pour rester au service de la mère narcissique toute-puissante, l'enfant est privé d'une histoire propre: il est placé hors du temps, seule garantie de son immuabilité. Ligaturé dans son avenir et ses aspirations propres, l'enfant reste ainsi au service – et rien qu'au service – du vide interne à combler chez la mère. Il ne saurait en ce sens d'aucune manière vivre pour son «propre compte».

Objet-fétiche, l'objet incestuel est à la fois dénué de toute personnalité propre. Il est, d'une part, «foncièrement impersonnalisé» voire «désobjectalisé», selon les termes de Racamier (2010, p. 44)

et, d'autre part, source potentielle de jouissance sexuelle. «C'est ainsi que l'objet-non-objet incestuel est interdit de désirs propres ainsi que de valeur narcissique propre» (Racamier, 2010, p. 45). Privé de tout désir d'autonomie, l'objet fétiche incestuel se voit interdire toute forme de liberté de mouvement, il est en quelque sorte condamné à l'immobilité, à la catatonie. Impossible également pour lui de désirer librement, il est condamné à renoncer à tout mouvement d'approche amoureuse. Sans compter qu'un tel objet n'est par ailleurs pas libre de juger librement par lui-même; il est dès lors condamné à manquer de discernement et d'autonomie de penser, comme d'agir.

On l'aura compris: l'horizon de la séduction narcissique interminable tranche radicalement sur celui de la constellation œdipienne. Autant la triangulation œdipienne est en effet source de conflit subjectivant, ouvrant dès lors dans le meilleur des cas le petit de l'homme à un destin propre, tissé dans la trame de son désir singulier, autant la fétichisation incestuelle de l'objet relève pour sa part de ce que Racamier (2010) appelle l'*antœdipe*.

Ici, le conflit se joue en effet à deux et non à trois personnages comme c'est le cas dans l'œdipe; il oppose principalement les forces qui promeuvent l'unisson narcissique avec la mère d'une part, et celles qui sont au service de la séparation et de la différenciation, d'autre part. Loin d'être régi par le tabou de l'inceste, l'antœdipe est soumis au tabou de la différenciation, que ce registre s'applique précisément à transgresser.

Dans ce contexte, les sujets sont dès lors réduits au statut d'objets interchangeable. Les frontières intergénérationnelles et de la différence sexuelle sont dès lors ignorées, comme l'est également le deuil originaire dont l'incestuel représente pour Racamier (2006) l'*antidote absolu*. C'est dire si la captivité dont fait l'objet le petit de l'homme dans le contexte de l'antœdipe est des plus invalidantes sur le plan du développement psychosexuel. Il «cimente» du même coup l'univers de protagonistes «à l'encontre du social et du culturel», comme le précise Amiel (citée par Racamier, 2006, p. 40).

Ici Narcisse a subverti Œdipe sous les traits de l'incestuel (Racamier, 2006). Alors que l'œdipe concerne l'intrapsychique et la psyché individuelle, l'incestuel associé à l'antœdipe est d'ordre familial et transpsychique. Il met en pièce les processus qui sont au service de la différenciation et qui ouvrent la voie au culturel.

On comprend dès lors aisément la fonction que prend le secret anti-libidinal dans un tel contexte, à savoir celui de la séduction narcissique interminable. Ici le secret est, pour Racamier, un équivalent d'inceste, c'est-à-dire «un substitut déguisé d'un acte de nature incestueuse» (Racamier, 2010, p. 86) qui est au service du maintien de l'union narcissique interminable entre la mère et l'enfant, barbant ainsi l'accès de ce dernier aux processus de subjectivation.

Loin des couleurs vives des boîtes à secrets d'autrefois dont le souvenir perdure, les secrets anti-libidinaux ressemblent en effet à des coffres-forts verrouillés à triple tour. Ils sont faits pour mettre la vérité hors d'accès non seulement d'autrui, mais aussi du sujet lui-même. Loin de sécréter la vie de la pensée, loin d'être source pour la vie fantasmatique, ces secrets distillent au contraire des ondes de *silence* qui dessèchent et empoisonnent tant la vie intrasubjective qu'intersubjective.

De tels secrets concernent la mort et la transgression; loin de recouvrir les secrets d'alcôve qui nourrissent en profondeur la curiosité et les fantaisies imaginatives, ils recouvrent des questions associées à l'inceste et à l'abus, des questions associées aux origines (bâtardise, adoption, procréation médicalement assistée), des questions associées à la mort (disparitions, suicides, meurtre) ou encore des questions liées à des fautes morales ou à des transgressions légales (collaborations pendant la guerre, meurtres, méfaits sanctionnés par la loi, condamnations à des peines de prison) De tels secrets font obstacle aux processus de subjectivation qu'ils mettent profondément à mal. Ils sont en ce sens profondément désobjectivants.

Loin d'être facteurs de liaison psychique, loin d'être facteurs de lien intersubjectif, de tels secrets rompent le fil que tisse en nous la quête de nos origines, pour ne pas dire qu'ils en attaquent la trame même. Ils obturent en ce sens l'exercice de la pensée comme de la mémoire qu'ils trouent et enveniment; ils constituent en ce sens de véritables «blocs d'anti-pensée»: «Tels sont les secrets d'incestualité. Leur fonction majeure: occulter les origines et ainsi se mettre au service de la séduction narcissique et sa version totalitaire: le fil des origines étant sectionné, la séduction narcissique reste seule maîtresse du terrain» (Racamier, 1995-2010, pp. 101-102).

Racamier souligne ainsi à quel point les secrets anti-libidinaux sont la manifestation ou encore l'indice le plus typique de l'incestuel tel qu'il se manifeste dans les familles de génération en génération, tant il est vrai que les secrets se transmettent malgré le temps qui passe.

4. INTIME SECRET... OU SECRET DÉFENSE:

LA FONCTION DU SECRET DANS L'ESPACE INTERSUBJECTIF

Éminemment intersubjectif, le secret ne peut se penser hors de la dimension relationnelle qui le sous-tend. Avoir et garder un secret pour soi ou avec autrui, ou au contraire le révéler et le partager avec d'autres n'a en effet de sens que dans le contexte d'une vie relationnelle. La vie des secrets implique donc, par définition, d'autres sujets qu'on inclut dans un partage privilégié d'une information, ou qu'au contraire on exclut. Le secret délimite ainsi des frontières plus ou moins claires entre sujets, ou entre groupes de sujets.

Dans le meilleur des cas, un secret bien gardé est au service de la maturation psychique. Que l'on pense par exemple à l'enfant qui s'interroge sur l'origine: il est confronté à ses parents qui, qu'elle que soit la fable qu'ils lui racontent au sujet de la naissance, sont vécus comme détenant un secret, ce qui engendre questions et fantasmes. Que l'on pense également aux adolescents qui cherchent, par tous les moyens, à garder précieusement pour eux la teneur de leurs rencontres et émois amoureux. Que l'on pense enfin à l'intimité de la chambre conjugale et aux secrets d'alcôve, que l'on protège avec soin de toute intrusion. Autant d'exemples qui permettent d'illustrer à quel point le secret s'inscrit, par définition, dans la trame de l'espace intersubjectif, qu'il vient en l'occurrence structurer et délimiter, définissant des frontières entre sujets.

Il en va de même des secrets qui, loin d'être source de différenciation intersubjective, sont en revanche au service de l'indifférenciation entre sujets. Ici encore, de tels secrets s'inscrivent inmanquablement dans la trame de la vie relationnelle. Ils ne sauraient se penser en dehors de la dimension intersubjective qu'ils impliquent. Que l'on pense aux secrets d'inceste, souvent si bien gardés, et qui ravagent des vies entières. Que l'on pense aux secrets sur l'origine des enfants adoptés. Que l'on pense, enfin, au tabou d'une mort par suicide dans certaines familles, voire dans certaines régions. Autant d'exemples qui laissent souvent des traces mortifères non seulement au sein d'une même génération, mais d'une génération à l'autre. Il s'agit de secrets qui lient entre eux des sujets non pas pour le meilleur, pour la vie donc, mais pour le pire, c'est-à-dire au service de la mort sous toutes ses formes.

Au service de la vie de l'intimité, le secret permet de tisser des liens structurants avec autrui. Ici, la silhouette du sujet peut progressivement prendre forme et ce dernier naître à son désir singulier.

Vivre parmi d'autres sujets implique entre autres d'apprendre à rester pour une part opaque, étanche à l'intrusion d'autrui, maintenant ainsi un jardin secret au cœur même des liens relationnels. Le sujet se met ainsi partiellement à l'abri du regard d'autrui et de son désir d'emprise. Il est à la fois avec et parmi les autres, sans se dévoiler complètement. L'intime secret est dans cette perspective conçu comme un ingrédient indispensable à une vie psychique différenciée.

Or, qui dit vie psychique, dit ici d'emblée vie relationnelle. La vie psychique, et le processus de subjectivation qui la sous-tend ne se laissent en effet penser qu'avec et par autrui. En ce sens, on peut dire que la capacité d'un sujet à rester pour une part secret avec et parmi les autres renvoie entre autres au respect de l'intimité dont il a pu bénéficier dans les liens premiers et partant dans son contexte relationnel familial.

Enfin, on relèvera que qui dit l'existence d'un espace pour l'intimité du secret dit aussi un terreau favorable à la structuration œdipienne du lien à autrui et partant de la vie psychique à caractère névrotique. Mis au service de la différenciation subjective, le secret est qualifié de libidinal: il est le corollaire de la différence des sexes et des générations, qu'il soutient par sa fonction séparatrice. On voit ainsi se dessiner un lien étroit entre intime secret et castration symboligène: qui dit garder quelque chose pour soi, le partager uniquement avec quelques personnes privilégiées dit en effet le deuil du registre symbiotique et de l'illimité. La finitude et la mort ont donc leur place – en tant que trame temporelle incontournable – dans un tel registre intra- et intersubjectif.

Or, il en va tout autrement du secret lorsqu'il est au service de la destructivité. Ici, loin de participer au tissage de liens structurants avec autrui, il va au contraire être partie prenante de leur «lynchage». La silhouette du sujet ne peut prendre progressivement forme, abolissant du même coup l'accès au désir singulier du sujet. Si vivre parmi d'autres sujets implique ici principalement d'apprendre à rester opaque, à l'écart du regard d'autrui, c'est pour dissimuler ou cacher un vécu inavouable et honteux. Ce dernier peut être soit d'ordre générationnel – cacher des faits qui concernent directement le sujet, comme c'est le cas dans les situations où l'enfant est la proie d'un adulte abuseur –, soit d'ordre transgénérationnel – comme c'est le cas dans les situations où l'on cache par exemple à l'enfant l'identité réelle d'un ascendant.

L'intime secret se transforme ici en *secret défense*, entravant le développement de la vie psychique. Point d'accès ici à la subjectivation en lien avec autrui. On parle du même coup moins d'une capacité d'un sujet à garder un secret tout en vivant avec et parmi les autres, que d'une interdiction mortifère à révéler une vérité honteuse et à la nommer que ce soit pour soi, ou pour autrui. Renvoyée aux oubliettes, une telle vérité relègue et condamne du même coup le sujet au silence. L'interdit porte ici sur la possibilité d'inscrire une part de l'histoire du sujet ou de ses ascendants dans l'ordre symbolique, rendant du même coup cette dernière inexistante et non partageable. Le sujet s'en voit amputé et exclu en quelque sorte du langage et partant de la relation à autrui.

Qui dit secret défense dit par conséquent aussi un terreau défavorable à la structuration œdipienne du lien à autrui et partant de la vie psychique. Mis au service de l'indifférenciation subjective, le secret est en ce sens qualifié d'anti-libidinal. Il est le corollaire du déni de la différence des sexes et des générations. On voit ainsi se dessiner un lien étroit entre une vie placée sous l'injonction du secret défense et l'antœdipe: être soumis, sans l'avoir voulu, à l'obligation de garder un secret ou d'être traversé, une vie durant, par un secret de famille par exemple, condamne le sujet à rester ligoté par l'emprise d'un autre ou des autres. L'historicité, la vie du désir, la subjectivation n'ont en ce sens aucune place dans ce registre de la vie intra- et intersubjective qui est tout entier placé sous la bannière de l'aliénation psychique.

5. EN GUISE DE CONCLUSION

Élaborée par Carel (2004) pour dépasser le caractère narcissico-centrées des formulations freudiennes et winnicotiennes, la topique intersubjective tend à rendre compte du fait que le sujet peut être d'emblée situé dans des relations d'objet avec autrui. Loin de l'opposition sans doute simplificatrice entre espace privé et espace public, entre sphère privée et sphère publique chère aux politologues comme aux sociologues, cette nouvelle topique permet de complexifier notre regard sur la réalité humaine et sur la réalité psychique en particulier. On passe ainsi d'un modèle binaire à un modèle ternaire, dans la suite des travaux psychanalytiques. L'espace public n'est dès lors plus mis en polarité avec l'espace privé qui est d'emblée posé comme intermédiaire, mais bien avec

l'espace intime. La transparence associée à l'espace public est ainsi mise en tension avec le secret qui caractérise l'espace intime. Quant à l'espace privé, il est placé sous la bannière de la discrétion et de la pudeur.

Or, cette dimension du secret qui qualifie l'espace intime mérite, nous l'avons vu, d'être abordée d'une part sous l'angle de sa genèse. On a en effet rappelé que loin d'être donnée d'emblée dans le berceau, à la naissance, cette dimension se construit progressivement, participant de près au processus de subjectivation. On a ainsi tenté de retracer, avec Aulagnier et Racamier, les grandes lignes de la formation d'un tel espace dans le cours du développement de l'enfant. Cela nous a conduits à souligner à quel point l'empreinte des premières années de la vie relationnelle est significative dans l'accès – ou non – à un tel espace intime-secret pour l'enfant.

Mais nous avons aussi montré que la notion de secret mérite, d'autre part, d'être problématisée. Loin d'être uniquement au service de la différenciation psychique et de la constellation œdipienne, le secret peut en effet être source d'aliénation et de souffrance psychique. Ici, le secret rime avec clivage et dissociation. Il entrave les processus de symbolisation et partant l'inscription de l'expérience dans l'ordre symbolique. Placé sous l'emprise d'un autre, ou d'un groupe, le sujet se voit amputé dans la chair de sa parole et de sa capacité à nommer son expérience intime. Le jardin secret se transforme dès lors en enfer. L'enfer de l'expérience intime tue. Celle qui tue précisément, à petit feu, la vie psychique et les processus de subjectivation qui la sous-tendent continuellement au cours de l'existence.

Si la topique interpsychique formulée par Carel (2004) est utile pour penser le cœur de l'articulation entre subjectivation et intersubjectivation, si elle permet de dépasser l'opposition par trop réductrice entre privé et public, si elle donne une place singulière à la vie intime du sujet, la dimension du secret associée à cette dernière mérite sans doute d'être abordée dans sa complexité. On rend ainsi compte des différentes facettes, sombres ou lumineuses, du secret et de son rôle décisif ou au contraire ravageur pour la vie psychique, c'est selon! Éminemment intersubjectif, le secret a certes toute sa place dans une réflexion à la fois anthropologique, psychanalytique et partant théorico-clinique (Katz-Gilbert, 2013b, 2013c). Reste que la rencontre avec les patients, que ce soit en

pratique privée ou en pratique institutionnelle, confronte souvent les professionnels à cette dimension pour le meilleur et, espérons-le, *contre* le pire!

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abraham, N. & Torok, M. (1978). *L'écorce et le noyau*. Paris: Flammarion.
- Ancelin-Schützenberger, A. (1993). *Aïe mes aïeux! Liens transgénérationnels, secrets de famille, syndrome d'anniversaire, transmission des traumatismes et pratique du géosociogramme*. Paris: Désclée de Brouwer.
- Ancelin-Schützenberger, A. (2004). Secrets, secrets de famille et transmissions invisibles. *Cahiers critiques de thérapie familiale et pratiques de réseaux*, 2 (33), 35-54.
- Carel, A. (2004) L'intime, le privé et le public. Le secret, la discrétion et la transparence. In J.-L. Graber (dir.), *L'Enfant, la parole et le soin*, pp. 87-94. Toulouse: Ramonville Saint-Agne.
- Castoriadis-Aulagnier, P. (1976). Le droit au secret: condition pour pouvoir penser. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 14, 141-157.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle* (P. Koepfel, trad., 1987). Paris: Gallimard.
- Freud, S. (1908). Les théories sexuelles infantiles (D. Berger, J. Laplanche et al., trad.), in *La vie sexuelle*, pp. 14-27. Paris: PUF, 1995.
- Freud, S. (1915). L'inconscient (J. Laplanche & J.-B. Pontalis, trad.), in *Métapsychologie*, pp. 65-121. Paris: Gallimard, 1968.
- Freud, S. (1923). Le Moi et le Ça, (J. Laplanche, trad.), in *Essais de psychanalyse*, pp. 220-275. Paris: Payot, 1981.
- Graber, J.-L. (1993). Du bon et du mauvais usage du secret. In *L'Enfant, la parole et le soin*, pp. 47-65. Toulouse: Érès.
- Katz-Gilbert, M. (2013a). La confidentialité en psychanalyse: un impensé?, in *Secret et confidentialité en clinique psychanalytique*, pp. 25-64. Paris: In Press.
- Katz-Gilbert, M. (dir.). (2013b). *Secret et confidentialité en clinique psychanalytique*. Paris: In Press.
- Katz-Gilbert, M. (2013c). De la tyrannie de la transparence à la confidentialité de la rencontre psychanalytique: un défi éthique permanent. In M. G. Wolkowicz (dir.), *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain. Un monde en trans*, pp. 423-432. Paris: Éditions des Rosiers.
- Racamier, P.-C. (1991). Autour de l'inceste. *Gruppo*, 7, 49-65.

Racamier, P.-C. (1995). Le travail des secrets. Préliminaires. *Gruppo*, 2, 101-110.

Racamier, P.-C. (2006). L'incestuel. *L'empan*, 2 (62), 49-65.

Racamier, P.-C. (2010). *L'inceste et l'incestuel*. Paris: PUF, 2005.

Tisseron, S. (1992). *La honte: psychanalyse d'un lien social*. Paris: Dunod.

Tisseron, S. (2001). Les secrets de famille, la honte, leurs images et leurs objets. In J. C. Rouchy, *La psychanalyse avec Nicolas Abraham et Maria Torok*, pp. 53-68. Toulouse: Érès.

Tisseron, S. (2007). La transmission troublée par les revenants et les fantômes. *Cahiers critiques de thérapie familiale et pratiques de réseaux*, 2007/1 (38), 29-42.

Winnicott, D. W. (1951-3). Objets transitionnels et phénomènes transitionnels (H. Sauget, trad.), in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, pp. 109-125. Paris: Payot. 1969.

La notion d'intersubjectivité est au cœur des débats contemporains dans le champ de la psychologie. L'intersubjectivité traverse en effet les différentes approches de la psychologie, des neurosciences à la psychologie sociale, des perspectives développementales aux approches psycho-affectives de la personnalité, des contextes de l'apprentissage à ceux du soin.

Cet ouvrage collectif, premier volume de la collection *Actualités psychologiques*, se propose de faire le point sur cette notion et d'apporter des pistes actuelles de compréhension aux enjeux de la place de l'autre et de l'altérité dans la construction du sujet. Des chercheurs de renommée internationale, de Suisse et de différents pays européens, apportent ici leur contribution, dans différents domaines de la psychologie, invitant au dialogue entre les modèles théoriques qui sous-tendent la notion d'intersubjectivité et entre les méthodologies qui permettent d'en appréhender la dynamique.

Contribution exceptionnelle, cet ouvrage est à destination de tous, psychologues praticiens et professionnels de la relation, chercheurs et étudiants en psychologie ou dans des disciplines connexes. Il permet d'approcher l'intersubjectivité comme une notion tout à la fois familière et complexe, au service de la rencontre de l'autre.

Christiane Moro est professeure en psychologie du développement à l'Institut de psychologie (LARPsyDIS) de l'Université de Lausanne.

Nathalie Muller Mirza est maître d'enseignement et de recherche en psychosociologie et psychologie culturelle à l'Institut de psychologie (LARPsyDIS) de l'Université de Lausanne.

Pascal Roman est professeur de psychologie clinique, psychopathologie et psychanalyse à l'Institut de psychologie (LARPsyDIS) de l'Université de Lausanne.



L'INTERSUBJECTIVITÉ EN QUESTIONS

AGRÉGAT OU NOUVEAU CONCEPT
FÉDÉRATEUR POUR LA PSYCHOLOGIE ?

Sous la direction de Christiane Moro,
Nathalie Muller Mirza et Pascal Roman

